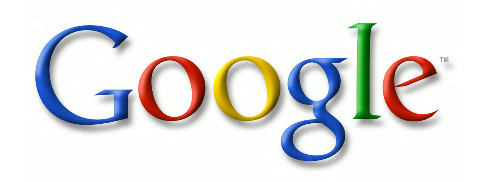

Google

…ryoux – Essai sur Érasme


SE TAIRE ET FAIRE

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ESSAI SUR ÉRASME

AU POINT DE VUE

DE LA VÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

décembre 1858, *à* 4 *heures du soir,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

ERNEST GAUJOUX,

DE MONTPELLIER (HÉRAULT).

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1858.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH *, Doyen de la Faculté.

MM.	BRUCH *,	Professeurs de la Faculté.
	RICHARD,	
	FRITZ,	
	JUNG *,	
	REUSS,	
	SCHMIDT,	

M. JUNG, Président de la soutenance.

MM.	JUNG,	Examinateurs.
	FRITZ,	
	REUSS,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ESSAI
SUR ÉRASME
AU POINT DE VUE
DE LA VÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE.

> **La religion n'est pas tant un idiome qu'il faut apprendre à parler couramment qu'une vie qu'il s'agit de s'approprier par l'action. (Vinet.)**

Entre les nombreux points de vue sous lesquels Érasme peut être envisagé, deux surtout ont de tout temps attiré l'attention : Érasme comme littérateur, et Érasme comme théologien, ou, en d'autres termes, Érasme sous le rapport religieux. Mais pour épuiser l'une ou l'autre de ces questions, des volumes suffiraient à peine, et le travail que nous entreprenons ici n'est qu'une thèse académique. Aussi avons-nous dû nous restreindre, et, prenant un côté de la question théologique, nous nous sommes proposé d'étudier Érasme au point de vue ou en face de la vérité religieuse. Tour à tour traîné dans la fange par des protestants et des catholiques qui n'ont voulu voir en lui qu'un homme lâche et intéressé, parce qu'il ne s'est prononcé franchement pour aucun des deux partis, il a eu cependant de zélés admirateurs dans les deux communions. C'est pour nous faire une opinion sur Érasme, au milieu de ce désaccord qui dure encore, que nous avons entrepris ce travail.

A-t-il servi la cause évangélique; et, s'il l'a servie,

pourquoi a-t-il abandonné Luther qui, comme lui, la soutenait et la défendait? C'est à ces deux questions que nous essaierons de répondre. Ce ne sont pas les sentiments que ses ennemis ou ses détracteurs lui ont prêtés qui peuvent nous aider à nous faire une idée sur Érasme; ce n'est point d'après des intentions qu'on lui a supposées que nous devons juger un homme de son génie. Mais nous arriverons plus facilement à la vérité en consultant ses écrits qui sont pour lui, comme pour tout écrivain, le reflet de sa pensée, l'expression de ses sentiments et de ses convictions. Tous ses ouvrages n'offrent pas un égal intérêt pour la question qui nous occupe. Les écrits purement littéraires n'ont que faire ici; et nous indiquerons seulement les colloques, les adages, la louange de la folie, qui, quoique rentrant dans les écrits littéraires, ont trait à ce qui doit faire le sujet de notre étude.

Ce sont ensuite les ouvrages plus spécialement théologiques, son traité sur le libre arbitre et ses travaux sur la Bible, sur lesquels nous aurons à revenir dans le cours de ce travail; mais surtout sa correspondance qui est comme la partie intime de tout homme, et dans laquelle Érasme se laisse plus facilement saisir que dans aucun autre de ses écrits.

Mais avant d'aborder directement notre sujet, nous croyons utile de donner quelques détails biographiques qui nous aideront à comprendre et à juger Érasme. Si l'on peut dire, avec raison, que la vie et le milieu où il a été, donne souvent la clef de tous les actes et des convictions d'un homme, c'est surtout le cas pour Érasme, comme nous aurons l'occasion de le montrer.

Désiré Érasme naquit à Rotterdam, le 18 octobre

1467. Il était le fruit de l'union illégitime de sa mère et d'un moine qui s'était réfugié chez elle pour échapper aux rigueurs de son couvent. Jeune encore, Érasme fut consacré à l'autel, puisque nous le voyons à l'âge de six ans enfant de chœur à la cathédrale d'Utrecht. Bientôt sa mère l'envoya à Deventer dans l'école des frères mineurs. Roboald, l'un des professeurs du jeune Érasme, s'attacha à l'enfant et l'engagea vivement à entrer dans le couvent. Il comprenait sans doute tout ce que l'intelligence du jeune écolier lui permettait d'espérer s'il le décidait à suivre ses conseils. L'historien Hagenbach, dans un article sur Érasme, inséré dans l'*Encyclopédie théologique*, raconte que plusieurs humanistes fondaient sur Érasme, à peine âgé de douze ans, les plus grandes espérances, et qu'Agricola, l'un des humanistes les plus distingués de son temps, prédit au futur docteur ce qu'il serait un jour. La mort de sa mère ayant laissé Érasme orphelin, ses tuteurs voulurent faire de lui un théologien et lui faire embrasser la carrière ecclésiastique. Mais l'enseignement scolastique ne pouvait captiver cette intelligence d'élite, et les mauvais traitements qu'il éprouva dans le couvent ne furent pas de nature à vaincre sa répugnance. Le dégoût profond qu'il éprouva de cette vie ne fut pas, selon nous, sans influence sur les sentiments qu'il nourrit toute sa vie contre les moines, le clergé et leur ignorance profonde.

A cette première influence s'en joignit une seconde plus directe encore, c'était celle de la Renaissance qui devait faire tomber tant d'erreurs et dissiper tant de ténèbres amassées durant le moyen âge. Érasme lisait à la dérobée tous les ouvrages de la Renaissance qu'il pou-

vait se procurer, et cette lecture, entreprise pour se distraire, devait allumer en lui l'amour des lumières et donner au monde un savant et un docteur distingué. Mais, malgré la répulsion qu'il avait témoignée pour la vie du cloître, ses tuteurs persistèrent et l'envoyèrent au couvent d'Émésis, près de Gondo, où il demeura plus de cinq ans. Ce stage, qui lui était si pénible, fut cependant utile et salutaire pour Érasme. Élevé dans le couvent, il en connaissait les mœurs, les superstitions et les vices, et il put attaquer les moines et leur vie fainéante avec cette indignation que rendait plus terrible encore son esprit caustique et railleur. Ces cinq années passées à Émésis lui firent comprendre le néant et le danger de ce culte cérémoniel contre lequel il se déclara plus tard, quand la réputation que lui avaient acquise son savoir et ses vastes connaissances, lui donna le droit de dire franchement sa pensée sur ces abus et ce pharisaïsme monastique. Mais, outre ces deux avantages, la vie du couvent lui permit d'étudier les auteurs classiques qu'il recherchait avec ardeur pour faire diversion à l'aridité de l'enseignement scolastique. Enfin, la persévérance d'Érasme fut couronnée de succès. En 1492, l'évêque de Cambrai l'engagea à le suivre dans un voyage à Rome. Érasme accepta avec joie ce moyen de sortir du couvent et d'être délivré du joug monacal. Après quelques mois de séjour à Rome, il vint à Paris où il fit la connaissance de lord Montjoie, qui lui accorda sa protection, le chargea de l'éducation de ses fils et l'amena même avec lui en Angleterre. Le roi Henri VIII, protecteur des lettres, l'accueillit avec bienveillance, l'admit à la cour, et Thomas Morus, l'un des hommes les plus remarquables de cette époque, lui

voua dès lors une affection profonde. Mais, malgré la faveur dont il jouissait en Angleterre, l'amour de la science lui fit entreprendre plusieurs voyages où nous ne le suivrons pas, devant nous borner ici à ce qui, dans ces voyages, peut jeter quelque lumière sur la question qui doit nous occuper. Toutefois il faut remarquer que ce fut toujours vers les pays les plus savants et les plus éclairés qu'il dirigea ses pas. Ainsi, il alla plusieurs fois en Italie, cette patrie de l'indépendance, ou plutôt de la liberté d'esprit durant la Renaissance. C'est dans ces divers voyages qu'il prit le grade de docteur à Turin et qu'il publia ses adages à Venise en 1508. A son retour d'Italie en 1516, un an avant la Réformation, il publia à Bâle son Nouveau Testament grec sur lequel nous aurons à revenir. Ses nombreux amis essayèrent de l'y retenir, mais en vain. Désireux de revoir sa patrie, Érasme partit pour la Hollande, laissant dans la tristesse ses nombreux amis. Cependant, depuis cette époque jusqu'à sa mort, qui arriva en 1536, le docteur de Rotterdam revint plusieurs fois dans cette ville qu'il aimait comme une seconde patrie. Mais Érasme était atteint depuis longtemps d'une cruelle maladie qui ne lui laissait plus aucun espoir de guérison. Sentant sa fin prochaine, il voulut revoir une dernière fois ses nombreux amis de Bâle; mais il mourut en voyage et expira en prononçant le nom de Jésus. Il fut enseveli dans la cathédrale de Bâle. Son ami Amerbach[1] fut institué le légataire universel de ses œuvres.

[1] Boniface Amerbach, fils du célèbre imprimeur Jean Amerbach. Il fut toute sa vie l'ami d'Érasme. Il fut professeur de jurisprudence à Bâle pendant vingt ans, et jouit d'une grande réputation de savoir et de probité. Il mourut en 1562.

Ceux qui seraient désireux de connaître les détails biographiques complets et pleins d'intérêt ont de nombreuses sources à consulter (Burigny, *Vie d'Érasme;* Leclerc, *Bibliothèque choisie;* Bayle, *Dictionnaire;* Hagenbach, *Dissertation* déjà citée, et Érasme lui-même, 1er volume de ses œuvres). Rotterdam a élevé à Érasme une magnifique statue que l'on voit aujourd'hui sur une place de la ville.

Maintenant que nous avons fait connaissance avec Érasme, le moment est venu de reprendre les questions posées plus haut. Quelle part a pris Érasme dans le mouvement religieux du seizième siècle, quel est son rôle, quelle est sa position en face de la vérité évangélique? La réponse à cette question sera la première partie de notre travail; dans la seconde, nous examinerons pourquoi Érasme rompit avec Luther. Dans la part qu'Érasme a prise dans le mouvement du seizième siècle, il y a deux parties bien distinctes: en premier lieu une œuvre d'attaque, de démolition du système religieux dominant alors, de ses abus et de ses vices, et en second lieu une œuvre de construction et d'édification. Mais, disons-le d'entrée, cette seconde partie est sur l'arrière-plan; le côté négatif absorbe le côté positif, en un mot Érasme détruit plus qu'il n'édifie.

C'est le mépris qu'il éprouva pour les moines, le dégoût pour leurs vices, leur superstition et leur ignorance, l'amour des lettres enfin qui l'emportèrent peut-être sur tout autre sentiment, et qui firent prendre à Érasme cette position que nous appellerons agressive. Ce sont ces trois sentiments qui lui ont inspiré un grand nombre d'ouvrages destinés à battre en brèche le catholicisme, du moins le catholicisme dans ses formes

et dans son culte extérieur, bien plus que dans ses dogmes auxquels ils ne toucha jamais d'une manière bien positive. C'est là qu'il puisait cette indignation qui lui faisait aiguiser les traits les plus acérés contre les erreurs et les superstitions des moines et du clergé. Le côté négatif est si prononcé chez lui, que nous le retrouvons même dans son œuvre d'édification dont nous aurons à parler. Cette attaque mordante qui a permis à un écrivain moderne d'appeler Érasme le Voltaire du seizième siècle, lui a inspiré plusieurs écrits dont nous devons dire ici quelques mots. Ce sont ses colloques, ses adages, son éloge de la folie, la louange du mariage et surtout ses nombreuses lettres qui reproduisent sous une forme variée, mais sans trêve et sans relâche, ces reproches que bien des écrivains avaient fait entendre avant lui sur les abus de la cour romaine, que Luther devait faire entendre à son tour, et dont le retentissement devait enlever à la puissance pontificale une partie de l'Europe. Ses colloques sont des entretiens familiers sous forme de dialogues, publiés en 1524, dans lesquels Érasme, un des personnages en scène (le plus souvent sous un nom supposé, quelquefois sous son véritable nom), cherche à tourner en ridicule les travers et l'ignorance de son siècle, mais surtout les moines et le clergé dont il blâme les erreurs et les vices, et dans lesquels il montre le danger qu'il y aurait à les imiter. Sous cette forme dramatique et vivante, Érasme répand ses idées avec esprit et leur donne un charme, une grâce et un attrait qu'elles seraient loin d'avoir pour le lecteur, s'il les présentait dans une dissertation philosophique ou dans un raisonnement suivi. Cet écrit fut dédié au fils de Froben, imprimeur des œuvres d'É-

rasme et en même temps son ami. Ce fils de Froben était lui-même son filleul et s'appelait Érasme Froben. Leclerc, dans sa bibliothèque choisie, fait observer qu'Érasme dédia cet ouvrage à la jeunesse, dans la personne du jeune Froben, afin qu'elle pût y apprendre, avec les beautés de la langue latine, la véritable piété et non les dévotions des moines. Il y attaqua les vœux, les pèlerinages, les prières pour les morts, etc. Érasme pensait que la réforme qu'il souhaitait ne pourrait s'accomplir qu'à la condition d'élever dans des sentiments tout opposés à ceux qui dominaient alors, la génération qui grandissait et qui devait, selon lui, accomplir cette œuvre de régénération. Ce fut là, disons-le en passant, une erreur qui l'empêcha de joindre son action directe à celle de Luther, comme nous le verrons dans la suite. Ces colloques sont un modèle de grâce, de fraîcheur et en même temps pleins de vérité, de bon sens et d'esprit. Les conseils et les directions qu'il donne dans cet écrit ne perdent rien de leur force sous cette forme de dialogue, grâce au trait qui termine, à l'idée finale qui a inspiré le récit placé là comme ornement. Les limites de notre travail et l'embarras du choix, joint à la crainte qu'une analyse trop incomplète ou une imparfaite tradution n'en donnât qu'une faible idée, nous forcent à renvoyer nos lecteurs au livre lui-même.

La tendance de cet écrit ne devait pas faire plaisir aux moines, et on comprend aisément l'accueil qu'ils lui firent. A peine cet ouvrage leur fut-il connu qu'ils traduisirent en inventions et en insultes la haine qu'ils éprouvaient pour Érasme. Mais, en dépit de leurs clameurs, le livre eut des partisans et des admirateurs enthousiastes; tant il est vrai que la calomnie produit sou-

vent l'effet contraire à celui qu'en attendent les méchants et les ennemis des lumières.

Érasme nous raconte que cet ouvrage était lu dans plusieurs colléges par la jeunesse, mais on défendit en plusieurs endroits de le mettre entre les mains des écoliers. L'université de Paris fit, en 1528, un règlement pour interdire ce livre comme dangereux, et déjà, en 1520, la Sorbonne, sous la présidence de Beda, l'avait condamné comme livre funeste. D'ailleurs, les moines, le clergé, plusieurs prélats haut placés comprenaient bien l'importance des colloques d'Érasme et le danger qu'ils leur faisaient courir, puisque, Paul III (1540) ayant chargé quelques légats de réformer des abus, ceux-ci n'eurent pas de repos, au dire d'un historien, avant d'avoir demandé la suppression de ce livre dans l'enseignement des écoles et sa circulation dans le monde. La même idée qui lui avait dicté ses colloques, lui inspira ses adages ou recueil de proverbes. Budé, l'un des admirateurs d'Érasme, dit, en parlant de cet ouvrage, qu'on peut le comparer au *Magasin de Minerve,* auquel chacun peut recourir comme aux oracles de la Sybille.

Les adages parurent pour la première fois en 1503, à Paris, où ils furent rapidement enlevés par les lecteurs avides; mais ils ne furent complétés et publiés qu'en 1508 à Venise. Un historien moderne (Michelet, *Histoire de la Renaissance*), qui appelle ce livre la prudence populaire de l'antiquité, raconte qu'à cette occasion, Holbein, peintre célèbre de cette époque, représenta Érasme, en habit de triomphateur, passant couronné de lauriers sous un arc romain et entraînant le monde par cette *via sacra.* Maximes, pensées, pro-

verbes, qu'on appelle avec raison bon sens populaire, tout se trouve dans ce livre, dont il m'est impossible de donner une analyse autrement qu'en citant le jugement qu'en porte un ami d'Érasme et que confirme un de nos illustres contemporains, d'accord avec plusieurs des plus grands savants du seizième siècle, tels que Joseph Scaliger et Henri Étienne. Il va sans dire qu'il ne laisse pas échapper, en reproduisant sous forme proverbiale la sagesse antique, une seule occasion d'attaquer les erreurs et les folies du système monastique, ainsi que les abus de l'Église.

A cette classe d'ouvrages, que nous avons appelés *polémiques*, se rattachent plusieurs autres écrits d'Érasme dont il nous reste à parler. C'est d'abord la louange de la folie, **Ενκωμιον μωριας**, qu'il dédia à son ami Thomas Morus, qui appelait Érasme la moitié de son âme et qui fit l'apologie de ce livre contre les détracteurs, et dans lequel Érasme attaque, sous une forme spirituelle et mordante, les folies de son siècle et surtout de ceux auxquels il avait voué une profonde haine et dont il condamne l'extrême ignorance. C'est en second lieu un traité sur le mauvais usage de la langue, où il blâme et flétrit la bassesse de la calomnie et de la médisance. Cet écrit fut publié pour répondre aux moines qui, comme nous l'avons vu, s'étaient élevés contre ses colloques et avaient répandu sur Érasme les plus noires médisances. Ces deux ouvrages partagèrent le sort de leurs aînés, et furent accueillis par les clameurs et les menaces monacales et vivement critiqués par quelques savants de cette époque. Mais Érasme avait, pour se consoler de leurs insultes, l'admiration de bien des amis des lumières, qui le voyaient avec

plaisir et avec joie renverser peu à peu cet édifice de superstitions et d'erreurs qu'Érasme révélait au monde avec cet esprit qui lui assurait des lecteurs et des admirateurs passionnés.

Sur la même ligne que les ouvrages précédents se place la louange du mariage, que nous nommons ici parce qu'il attaque une des erreurs les plus chères aux moines et au clergé. Ce traité est d'une faible étendue, car c'est plutôt une lettre qu'il écrit à un de ses parents pour le décider à se marier. Pour le convaincre, Érasme s'appuie du raisonnement. Il lui montre d'abord que le mariage a été institué par Dieu lui-même dans le Paradis et renouvelé plus tard par Noé à sa sortie de l'arche. Puis il prouva que le mariage est utile à la société, car que deviendrait-elle si chacun se rangeait sous la loi du célibat? Il rappelle l'honneur dont était entourée cette institution chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, et les châtiments encourus par ceux qui venaient à manquer à la loi sacrée du devoir. Ensuite, tout en reconnaissant l'exception dont parle saint Paul (1 Cor. VII), il se déclare avec force contre cette exception volontaire élevée au-dessus du mariage et érigée en principe comme saint et vertueux en lui-même. Enfin, il combat l'idée de ceux qui s'appuient sur l'exemple de Jésus-Christ vivant sur la terre sans liens de famille, pour relever et exalter l'excellence du célibat, et, après avoir rappelé que Jésus-Christ était Dieu et que nous ne sommes ni Dieu, ni anges, il déclare que l'homme ne peut imposer des commandements qui tendraient à détruire et à anéantir la loi de Dieu.

Ce petit traité n'a rien de saillant et est même moins

spirituellement écrit que ceux dont nous avons déjà parlé; les arguments n'ont rien de bien nouveau pour nous, mais il n'en était pas de même pour les contemporains d'Érasme. Pour eux, en effet, c'était un enseignement tout différent de celui qui leur avait été donné jusque-là. Le célibat leur avait été montré jusqu'alors comme un état saint et supérieur à celui du mariage, et tout à coup Érasme leur prouve que ce qu'ils avaient estimé être divin n'est qu'une institution humaine. Mais cet ouvrage avait, à notre jugement, un bien grand mérite : c'est qu'il révélait les enseignements de la Bible, trop longtemps enfouis sous les superstitions du moyen âge. Heureux serions-nous si Érasme eût toujours suivi la marche qu'il s'était tracée dans ce livre, et s'il ne se fût point arrêté en chemin. A cette lettre nous devons rattacher son traité sur la prière, qui sert de préface à l'explication de l'Oraison dominicale donnée par Érasme. Dans cet écrit, le docteur de Rotterdam s'élève avec force contre les prières dites à heure fixe, contre les prières longues et pharisaïques, qui ne sont que de vaines redites sans effet pour l'âme, parce que le cœur n'y est pour rien. Ici, comme dans la louange du mariage, Érasme s'attache à l'Évangile; il suit pas à pas le sublime enseignement du Sauveur sur la prière, et montre, à l'exemple du Maître, comment nous devons prier et pourquoi nous devons prier. Ce petit traité est empreint d'un vrai christianisme et ne serait point déplacé dans les assemblées les plus évangéliques, qui pourraient y puiser de sages directions et des conseils utiles et édifiants à la fois.

Enfin, il est un dernier livre qui rentre dans les écrits polémiques d'Érasme, non pas qu'il y ait de la polémi-

que exclusivement, mais parce que la polémique est l'idée-mère, le mobile qui a engagé Érasme à composer cet écrit. Ce dernier traité dont nous avons à parler (nous en passons plusieurs sous silence) est intitulé: *Enchiridion militis christiani*, qu'il publia en 1503. Il déclara lui-même dans une de ses lettres, que ce n'est point pour faire parade de son éloquence ou par esprit d'ostentation qu'il a composé ce livre, mais qu'il l'a écrit pour remédier à l'erreur de ceux qui «faisaient «consister la religion en des cérémonies et des obser-«vances corporelles qui paraissent être presque celles des «juifs et négligeaient ainsi étrangement ce qui regarde «la véritable piété.» Cet écrit avait été composé pour rappeler à la vraie piété un des amis d'Érasme qui, tout en remplissant les devoirs cérémoniels de la religion, vivait dans les plus honteux scandales et les plus grands désordres. Celui-ci, au dire d'Érasme, chercha à se prémunir contre ces sages conseils et s'en vengea par un bon mot. «Il y a, dit-il, plus de sainteté dans ce livre que dans celui qui l'a écrit.» Nous n'examinerons pas ici jusqu'à quel point cette parole était vraie; nous n'avons pas à descendre dans le cœur même d'Érasme, mais nous remarquerons seulement qu'il était impossible d'attaquer plus directement et avec plus de vérité, dans un seul homme, toute une Église et tout un siècle.

Comme toujours, les moines essayèrent de couvrir de leurs cris la voix d'Érasme, et si elle n'est pas parvenue jusqu'à leur cœur pour les changer et les convertir, elle est du moins arrivée jusqu'à nous, pour nous aider à comprendre quelle a été la position qu'Érasme a prise en face de la vérité évangélique.

Ces écrits, que nous n'avons point cités par ordre

chronologique, sont tous inspirés par la même idée, par le sentiment intime et vrai, que les abus avaient besoin d'une réforme. Mais il y a plus, si nous ne nous trompons, dans les derniers que dans les premiers: il y a une gradation. En effet, tandis que dans ceux-ci il ne va qu'à la surface, dans ceux-là il pénètre plus avant, il n'attaque plus seulement les abus, mais il touche aux croyances, il commence à entrer dans l'œuvre d'édification dont nous allons maintenant nous occuper. Malheureusement, comme le prouvera la suite de ce travail, il s'arrêta à moitié chemin dans la voie où il était entré.

Quoi qu'il en soit, Érasme continua longtemps encore cette œuvre d'édification par les nombreux travaux auxquels il se livra pour le rétablissement des lettres profanes et des lettres sacrées, car il était convaincu que les lumières qu'elles devaient amener dans les esprits seraient incompatibles avec les erreurs et les superstitions. Nous n'avons point à nous occuper d'Érasme dans son influence sur la renaissance des lettres. Cette question n'entre pas dans le cadre de notre travail, et plusieurs écrivains modernes s'en étant occupés, soit en passant, soit dans des études spéciales (Nisard, *Études sur Érasme*), nous n'aurions qu'à répéter ce qu'ils en ont dit. Mais il rentre dans notre sujet de dire un mot des prodigieux travaux qu'il entreprit pour débarrasser l'enseignement théologique de ses formes scolastiques, dont les théologiens de cette époque étaient si jaloux, et par lesquelles ils fermaient au peuple l'entrée de la science, de la science par excellence, nous voulons dire de la religion comprise par la raison et saisie par le cœur. Depuis longtemps le soleil de l'Évangile était voilé par les ténèbres que le moyen âge

avait répandues dans le monde. Il fallait dégager la vérité des grossières erreurs sous lesquelles elle était ensevelie et remettre le chandelier sur le boisseau, afin qu'il éclairât tous ceux qui voudraient aller à cette lumière qui devait donner en même temps la chaleur et la vie. Érasme se présenta pour cette œuvre, non pas qu'il fût seul à agir, mais il y contribua puissamment, on ne saurait le méconnaître. Cette œuvre, si difficile et si belle en même temps, Érasme l'entreprit en publiant l'édition de son Nouveau Testament grec, avec lequel il jeta le fondement de la critique du texte. Cette édition a pour titre: *Novum instrumentum omne, diligenter ab Erasmo recognitum, non solùm ad veritatem græcam, verùm etiam ad multorum utriusque linguæ codicum, eorumque veterum simul et emendatorum fidem, et unà cum annotationibus quæ lectorem doceant quid et quâ ratione mutatum sit.* C'était, et nous ne croyons pas que les hommes sincères et non prévenus puissent le nier, un pas immense qu'Érasme venait de faire, c'était une entreprise qui devait faciliter la propagation de la vérité évangélique dans le monde. Cet ouvrage, qui, au dire de quelques écrivains (Richard Simon, *Critique du Nouveau Testament*, et Cellérier, *Introduction au Nouveau Testament*), renferme beaucoup d'erreurs, n'est pas parfait sans doute, mais il ne faut pas oublier que c'était le premier pas de cette science, que le Nouveau Testament d'Érasme était comme l'aurore de la critique qui a fait de si grands et de si rapides progrès de nos jours, grâce aux travaux de savants consciencieux et habiles. Les progrès que le temps et les lumières ont fait faire à la critique, ne doivent pas nous faire méconnaître l'œuvre d'Érasme, et il y aurait injus-

tice à ne pas reconnaître le service qu'il rendit aux savants et au christianisme lui-même. Cette édition rectifiait et redressait bien des erreurs que l'intérêt ou l'ignorance avaient mêlées à la Parole de Dieu, au point de la rendre méconnaissable, et contribua puissamment à ébranler dans bien des esprits les croyances que l'Église avait sanctionnées comme étant dans la Bible, sinon à ses yeux, du moins pour le peuple. Les notes dont Érasme fit suivre cette édition du Nouveau Testament, ne laissent échapper aucune occasion de montrer la distance qui sépare l'enseignement de l'Église de celui de l'Évangile de Jésus-Christ.

D'ailleurs, les contemporains d'Érasme qui avaient des besoins spirituels à satisfaire et qui soupiraient après la vérité, comprirent, bien mieux que nous ne le faisons nous-mêmes, le bien qu'ils pouvaient espérer de cet ouvrage. Nous n'en voulons d'autre preuve que la rapidité avec laquelle fut épuisée la première édition, qui exigea cinq éditions successives dans l'espace de dix-neuf ans. La première édition parut en 1516, un an avant la Réformation. Cette date est importante à retenir, car nous croyons qu'elle contribua quelque peu à préparer les voies et à détacher le bandeau que Luther devait complétement arracher. La seconde édition parut en 1519, et fut dédiée à Léon X, qui envoya un présent à Érasme pour lui témoigner le plaisir que ce livre lui faisait. La troisième parut en 1522, la quatrième en 1527, la cinquième enfin en 1535.

Mais, dira-t-on, ce n'était pas là une œuvre entreprise pour tous, et les savants et les érudits étaient seuls appelés à recueillir le fruit du travail d'Érasme. La remarque est juste, et nous sommes le premier à la re-

connaître. Mais cette marche n'était-elle pas logique en quelque degré? Ne fallait-il pas que les savants fussent les premiers préparés à se montrer favorables à la vérité évangélique, et prêts à la répandre quand serait venu le moment de la révolution religieuse? Pour confirmer cette observation que nous croyons juste, nous prendrons un exemple dans l'histoire.

On sait quelle fut la conduite de Beda, recteur de la Sorbonne, envers les réformés français; on se rappelle quelle opposition il fit, ainsi que la compagnie à la tête de laquelle il était, aux opinions nouvelles qui se répandirent en France; on se souvient, de triste mémoire, de son acharnement dans les persécutions contre nos pères. Eh bien! nous estimons que cette assemblée et son chef auraient été moins sévères s'il y avait eu chez eux plus de lumières, si les écrits d'Érasme avaient eu dans le sein de la Sorbonne des admirateurs aussi profonds que les savants de Bâle, les Rhenanus, les Œcolampade, les Amerbach, etc., qui comprenaient tout ce qu'on pouvait attendre du travail du docteur de Rotterdam, et qui travaillèrent, eux aussi, à la réforme religieuse. Du reste, Érasme avait la conscience de ce qu'il avait entrepris, et la préface de la troisième édition de l'ouvrage qui nous occupe en ce moment nous révèle sa pensée sur son œuvre. Voici ce que nous y lisons: « Le temps est venu, comme dit saint Paul, « de travailler à son salut, d'avoir le livre de vérité, afin de « pouvoir discerner cette vérité des fables dont on l'en- « toure. » Sachez, ajouta-t-il ensuite, « que les hommes « et leurs doctrines ne sont rien, si elles ne sont corro- « borées et fortifiées de la Parole de Dieu; malheur à « vous qui ôtez la clef de la science aux autres! Vous

« fermez le royaume des cieux aux hommes et vous n'y « entrez pas vous-mêmes » (Matth. XXIII, 13). C'est dans cette même préface qu'il combat l'idée répandue dans l'Église, alors comme aujourd'hui, que la lecture de la Bible et son interprétation avaient des dangers pour la foi du fidèle. Érasme s'élève contre une pareille prétention de l'Église romaine et réclame le droit de la traduire, non-seulement pour lui, mais il désire que chacun puisse la lire dans sa propre langue. Qui croirait-on entendre dans ces paroles? Érasme ou quelque chrétien réformé, voulant ne s'appuyer que sur la Bible pour puiser en elle seule ses convictions et sa foi? C'est Érasme que tant de gens regardent comme un sceptique et qu'on a si souvent calomnié. Pour nous, ce n'est point de scepticisme que nous l'accuserons en présence d'un pareil langage; mais le reproche que nous lui faisons, c'est de n'avoir pas eu assez de courage pour défendre toujours ses opinions et les manifester au grand jour. Nous aurons d'ailleurs occasion de revenir sur ce point dans la seconde partie de notre thèse. Ce ne sont pas seulement les admirateurs d'Érasme qui comprirent la portée de ce travail; mais ce furent aussi les ennemis du docteur de Rotterdam. Sans doute, comme l'on s'y attend bien, ceux-ci n'exprimèrent pas le sentiment qu'ils en éprouvaient par de l'admiration, mais ils le traduisirent par des paroles de haine et d'aigreur. Beda, dont il a été fait mention plus haut, à l'ouverture des séances de la Sorbonne, en 1526, s'écria : « L'Église ne sera « jamais en repos, si, après avoir détruit Luther, on « n'extermine aussi les théologiens grécisants. » Il est facile de voir qu'Érasme n'est pas le dernier compris dans cette plainte. Quelques théologiens essayèrent même

de répondre, et d'attaquer Érasme sur les fautes que renferme son livre; mais l'illustre docteur les laissait agir, jetant en dépit d'eux-mêmes des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs. Les plus fougueux des théologiens, ceux de Louvain entre autres, et surtout Jean Stunica et Jean Eck (le premier prêtre espagnol, le second prêtre d'Ingolstadt), cherchèrent à arrêter la marche d'Érasme en répétant à la cour de Rome, dans un langage moins gracieux, si possible, que celui de Beda, les paroles du recteur de la Sorbonne. Mais ils ne purent arrêter la lumière qu'Érasme venait de donner au monde. Nous avons insisté à dessein sur ce livre, parce que c'est là le côté positif de l'œuvre d'Érasme en face de la vérité évangélique; c'est là qu'il prête la main à Luther et travaille de concert avec le réformateur d'Allemagne. Mais tout en reconnaissant ce qu'il a fait dans cet écrit et les services qu'il a rendus à la religion, on doit dire que ce livre n'est point sans défaut et sans tâche. En effet, il renferme contre le clergé et les moines quelques attaques qui jurent de se trouver dans un pareil travail. *Non erat hic locus*, aurait-on pu lui dire, et lui dirons-nous aussi. Il aurait dû se borner à dégager la vérité des erreurs et s'en remettre à sa puissance, convaincu que la vérité est assez forte pour vaincre tôt ou tard par elle-même.

A cette édition du Nouveau Testament d'Érasme se joint un autre écrit qui trouve ici sa place naturelle, puisqu'il en est l'explication et l'application. Ce sont ses paraphrases[1], dont nous ne dirons ici que quelques mots.

[1] Les principales paraphrases sont celles de Matthieu, Marc, quelques épîtres de Paul et les épîtres de Jean. Les théologiens de Louvain relevèrent dans ces paraphrases plusieurs thèses qui leur parurent condamnables.

Non content d'avoir purifié le texte des erreurs que l'ignorance ou l'intérêt y avait ajoutées, Érasme voulut travailler à faire aimer ce livre qui lui avait coûté tant de peines et de fatigues. Ce fut ce désir qui le conduisit à publier ses paraphrases, destinées à donner l'intelligence du livre qu'il venait de restaurer.

Nous n'examinerons pas s'il a toujours bien compris lui-même le texte qu'il développe, et s'il a, oui ou non, mérité les reproches que lui adressèrent plusieurs théologiens de cette époque. L'étude de cette question nous conduirait trop loin. Toutefois, à côté de ces reproches dont nous avons parlé, nous devons relever l'honneur insigne qu'elles obtinrent en Angleterre, où elles furent traduites en anglais et réunies à la Bible, afin que chacun pût les lire et les étudier en regard du code sacré. Quel plus bel éloge pouvait-on donner à ce travail d'Érasme? Il est vrai que Leclerc, qui raconte ce fait dans sa *Bibliothèque choisie*, dit que Gardiner parle de ces paraphrases avec quelque mépris; mais le jugement de Gardiner est plus que contrebalancé par ce qu'en dit Cranmer, archevêque de Cantorbéry. « Ces « paraphrases, dit ce prélat, ont sans doute des défauts « comme tous les autres livres, à l'exception de l'Écri« ture sainte; mais c'est le meilleur ouvrage de cette « nature, et au fond Érasme peut passer pour l'auteur « le moins partial qu'il se trouve. »

Cependant Érasme ne crut pas avoir assez fait encore; et comprenant qu'à défaut de Bible pour sanctionner ses enseignements, l'Église pourrait s'appuyer sur les pères pour leur faire dire, à son gré, tout ce qu'elle voudrait, tout ce qu'elle pensait et enseignait elle-même, le docteur de Rotterdam voulut lui enlever

ce dernier appui. C'est dans ce but qu'il publia les travaux de plusieurs pères de l'Église, qu'il corrigea et purifia de toutes les additions que l'ignorance ou la fraude leur avaient faites, et il en traduisit même plusieurs en latin [1]. Il porta ainsi de nouvelles lumières sur cette littérature des pères, dont les catholiques s'appuyaient de préférence, et qu'ils faisaient parler en faveur de leurs traditions et de leurs enseignements.

Tels sont quelques-uns des écrits d'Érasme, qui sont comme les pièces du procès ou du jugement que nous devons porter sur sa position en face du mouvement religieux du seizième siècle. En présence de ces travaux, il nous semble que la justice nous fait un devoir de reconnaître qu'Érasme a pris une part et une part active, sinon dans la défense de la vérité évangélique (car nous verrons que c'est là qu'il déserte le drapeau qu'il avait un instant élevé), du moins dans la préparation de la Réforme. Nouveau Jean-Baptiste, il a préparé le chemin de Luther; mais, comme le précurseur, il n'entra pas tout à fait dans la pensée de celui qui venait après lui, et même il s'en sépara, sinon franchement et d'une manière ouverte, du moins en réalité et dans sa conduite, car, n'étant plus pour Luther, il fut contre Luther.

Ceci nous conduit à la seconde partie de notre travail, où nous devons nous demander la cause de cette rupture.

Si nous n'avons pas jugé Érasme avec partialité, et si le rôle que nous lui avons assigné est bien celui qui lui revient réellement, comment se fait-il qu'Érasme ait

[1] Les principaux pères qui furent l'objet de l'étude d'Érasme sont : saint Jérôme, saint Basile, Origène, saint Augustin et Irénée.

rompu avec Luther, qui, venu après lui, allait bientôt le dépasser, qui devait continuer et achever l'œuvre entreprise par le docteur de Rotterdam? Comment se fait-il qu'Érasme, après avoir mis la main à la charrue, regarda en arrière?

Pour donner à cette question une réponse, non pas en dernier ressort et sans appel, mais une réponse juste et fondée, ce ne sont point les admirateurs enthousiastes ou les implacables ennemis du docteur qu'il faut consulter. L'amour et la haine aveuglent également le jugement de l'homme, et ne lui laissent voir la vérité qu'à travers les préventions et les préjugés qui, loin de le conduire au vrai, ne peuvent que l'en éloigner ou du moins l'obscurcir. Au milieu de ce désaccord, il n'y a qu'une position à prendre, c'est de suspendre son jugement et de demeurer dans l'incertitude et dans le doute. Mais cet état ne peut exister longtemps, car il est contraire aux lois qui régissent l'intelligence et la pensée. Comment donc sortirons-nous de cette incertitude? Comme le philosophe Descartes faisons table rase de toutes nos préventions favorables ou défavorables, et remontant à la source, cherchons dans la vie et dans les écrits d'Érasme la solution du problème qui nous occupe. C'est la seule marche à suivre, dans ce cas particulier comme dans tous les autres, pour arriver à la vérité.

De tous les écrits d'Érasme, aucun, à notre avis, n'est plus utile à consulter que sa correspondance, qui nous révèle la pensée de l'auteur et nous permet de le juger avec connaissance de cause. Aussi est-ce à elle que nous nous adresserons de préférence pour nous guider dans la réponse de cette question: Pourquoi Érasme

a-t-il rompu avec Luther? Après avoir lu ses lettres, il nous a été impossible de souscrire sans réserve à l'opinion de ceux qui n'ont voulu voir dans le docteur de Rotterdam qu'un homme vendu à la noblesse et au clergé, un homme intéressé et n'écoutant jamais que ce que l'intérêt lui dicte. C'est là un jugement trop absolu. Sans doute il faut bien reconnaître qu'il a trop souvent recherché la faveur des grands et des puissants [1]. C'est là une faiblesse qui l'a trop dominé, et qui est d'autant plus blâmable, qu'on la comprend moins dans un homme tel qu'Érasme que dans les écrivains d'un mérite inférieur et secondaire. Mais de là à le représenter comme un homme sacrifiant tout uniquement à la gloire, la distance est grande, la distance est immense. Les lettres d'Érasme, confirmées par d'autres historiens, nous montrent qu'il fut souvent assez désintéressé pour refuser les dignités que la cour de Rome lui offrit plus d'une fois pour le ramener à elle. D'ailleurs, cette raison est insuffisante à elle seule pour expliquer la conduite d'Érasme. Mais, avant de donner la réponse à la question qui nous occupe, nous devons avouer qu'aucun écrit n'est plus propre que ses lettres à confirmer l'idée qu'on se fait généralement de ses irrésolutions et de ses doutes, de son caractère hésitant et incertain. Au moment où l'on croit la saisir et pouvoir s'écrier : J'ai trouvé, j'ai compris sa pensée, la ligne suivante vous déroute et vous égare. Les fragments de ses lettres que nous aurons à citer, confirmeront, nous l'espérons, cette accusation fondée pour

[1] Ce qui prouve ce désir, c'est la dédicace qu'il fit de la plupart de ses ouvrages à des princes, à des prélats et à des personnages illustres.

nous sur ce que nous avons éprouvé en les lisant. Mais quittons les généralités et abordons directement la seconde partie de ce travail. La réponse à la question : Pourquoi Érasme a-t-il rompu avec Luther? sera triple; cette rupture s'explique, à nos yeux, par trois motifs principaux :

1° Une conviction moins profonde chez Érasme que chez Luther ;

2° Un grand amour de la paix qui fait qu'Érasme sacrifie tout à son repos ;

3° Les procédés quelquefois violents de Luther, et les paroles peu flatteuses, pour ne pas dire plus, que le réformateur prononça sur Érasme et adressa à Érasme lui-même. La conduite et les paroles de Luther firent croire au docteur de Rotterdam qu'il serait plus libre pour dire toute sa pensée, à l'abri de l'Église, au prix d'une adhésion sinon réelle, du moins apparente.

Il ne faut pas se faire un jugement *à priori* sur Érasme et tout ramener dans le cadre imaginaire qu'on s'est tracé d'avance. La pragmatique de l'histoire demande plus que cela et mieux que cela, surtout quand il s'agit d'un homme de la taille d'Érasme et d'un génie tel que le sien. Agir ainsi est un procédé vicieux qui ne saurait jamais nous conduire à la vérité vraie. Reprenons donc les trois causes que nous avons indiquées, et voyons si les lettres d'Érasme et sa conduite confirmeront notre manière de voir.

Érasme, avons-nous dit en premier lieu, avait une conviction moins profonde que celle de Luther. En effet, elle ne s'était pas formée, comme pour le moine de Wittemberg, au milieu de ces luttes, de ces combats dont l'âme, après des peines plus ou moins lon-

gues il est vrai, sort toujours victorieuse, et d'autant plus énergique qu'elle a été plus lente à se former. La première inspiration d'Érasme dans sa lutte contre les moines, dans ses attaques contre les abus de l'Église, était, nous l'avons vu, le mépris des moines au milieu desquels il avait vécu et souffert, et de l'ignorance profonde dans laquelle il la voyait plongée; mais chez lui l'esprit était plus éclairé que le cœur réellement touché. Trop instruit pour supporter les abus qui le choquent, il les blâme ouvertement et fortement, comme le prouvent ses ouvrages, tout en se faisant ses croyances personnelles, tout en se faisant sa religion, comme on dit quelquefois. Ses convictions étaient plus le fruit de la raison que la réalisation des besoins de son cœur. L'esprit raisonne, le cœur agit, dit-on souvent; eh bien! Luther était l'homme qui agit, Érasme, celui qui raisonne : là est la différence entre ces deux hommes qui, par la force même des choses, ne peuvent marcher longtemps d'accord, unis dans un même sentiment. C'est cette différence entre le moine de Wittemberg et le docteur de Rotterdam qui a permis à un littérateur moderne d'appeler ce dernier un chrétien philosophe (Nisard, *Études sur Érasme*).

Mais il y a plus encore: rarement, pour ne pas dire jamais, Érasme attaque directement les dogmes de l'Église; il s'arrête à la surface, aux abus; il ne remonte jamais à la source même des maux dont il se plaint, aux doctrines mêmes, ou s'il suppose l'origine de tant d'erreurs et de tant d'abus qu'il condamne, jamais il ne l'indique d'une manière formelle.

Cependant, pour être juste envers Érasme, il faut se rappeler, comme nous l'avons remarqué dans la pre-

mière partie de notre travail, qu'il était convaincu que les progrès des lumières dissiperaient peu à peu les ténèbres et qu'il ne croyait pas le moment venu d'accomplir la réforme radicale que demandait Luther. Il se borne dans ses lettres à Œcolampade, à ses amis, à Luther lui-même, à réclamer la réforme dans le clergé et dans le culte cérémoniel. Mais il n'a pas la hardiesse du moine de Wittemberg, hardiesse que celui-ci puisait dans le sentiment intime et la conviction profonde que le mal était trop grand et qu'il ne pouvait plus durer. Érasme, au contraire, demandait une réforme entreprise par quelques hommes de bonne foi de l'Église. Mais il oubliait, en parlant ainsi, que bien des voix avant lui s'étaient fait entendre et s'étaient perdues dans le désert sans réveiller le moindre écho. Qu'avaient en effet produit les plaintes de saint Bernard, s'écriant: « Oh! qui me donnera de voir une réforme dans l'Église « et dans ses membres? » A quoi avait abouti la résolution du concile de Pise, de ne se séparer qu'après avoir fait une réforme dans la doctrine et dans les mœurs? Enfin, quelle amélioration avaient amenée tant d'autres conciles, réunis dans le même but que celui de Pise? L'histoire nous répond et nous apprend que le mal n'avait fait qu'empirer, et que les abus, loin de diminuer, n'avaient fait que s'enraciner de plus en plus dans l'Église.

Luther avait vu le mal de trop près. Il avait souffert dans son cœur et dans son âme au sein de ses pratiques religieuses (Voir Merle d'Aubigné, *Hist. de la Réform. en Allemagne*), et quand il eut trouvé la paix dans ce mot de l'Évangile: Le juste vivra par la foi, il sentit une énergie nouvelle et un bonheur inconnu jusqu'alors,

et il agit à son tour pour donner au monde ce qu'il n'avait trouvé que dans l'Évangile dégagé des erreurs et des additions de l'Église romaine.

Luther comprenait que la vérité impose des devoirs et sa conscience ne pactisa jamais avec la vérité, au gré de son intérêt ou de son bien-être. Nous verrons plus loin comment Érasme comprenait les obligations de la vérité. Tandis que Luther était avant tout un homme d'action, Érasme était plutôt un de ces hommes auxquels les spéculations hardies ne coûtent rien, mais pour lesquels l'application paraît souvent irréalisable. Érasme nous paraît n'avoir pas bien compris son siècle et les vrais besoins qu'il avait. La cause de cette ignorance ne serait-elle pas dans les habitudes de la vie d'Érasme, avant tout homme d'étude, et dans son existence passée au milieu des hommes de lettres, tandis que Luther connaissait les vrais besoins des âmes par la vie active qu'il menait au milieu du troupeau qui lui était confié et dans les propres aspirations de son âme, jusqu'à ce qu'il fût éclairé par la lumière de l'Évangile? Il ne s'agissait plus, comme au temps de Clémangis, de redresser l'arbre incliné vers la terre, il fallait plus que cela. L'arbre, pour continuer la métaphore, ne puisait plus sa sève dans l'Évangile, il occupait inutilement la place, séché jusque dans ses racines, il fallait l'arracher. La différence dans la manière de voir et de sentir d'Érasme et de Luther devait amener plus tard nécessairement une rupture.

Quelque temps, il est vrai, malgré ce dissentiment, ils marchèrent d'accord comme le prouvent les lettres d'Érasme en faveur de Luther et de Luther en faveur d'Érasme. Mais quand ils virent qu'ils ne s'entendaient

plus, quand le réformateur trouva dans le docteur de Rotterdam une lenteur qui devait être, selon lui, funeste à la Réforme, et qu'Érasme à son tour vit dans Luther un homme trop ardent, ils se séparèrent, ou, pour mieux dire, ils se tinrent sur la réserve vis-à-vis l'un de l'autre, jusqu'au moment où la séparation, déjà commencée dans leur âme, se manifestât au grand jour.

Mais cette première cause n'est pas suffisante pour expliquer la rupture, qui n'éclata pas tout d'un coup, nous le répétons, mais qui s'avançait de plus en plus, à mesure que les liens qui les unissaient encore allaient se briser par les causes qu'il nous reste à étudier.

La deuxième cause que nous avons indiquée, c'est le profond amour de la paix qui était le trait distinctif du caractère d'Érasme. Les sacrifices que demande en tout temps la vérité lui paraissaient lourds et difficiles, et selon qu'elle pouvait lui faire courir des dangers, il la sacrifiait à son repos. Tour à tour, selon les circonstances, nous le voyons adorer ce qu'il avait brûlé et brûler ce qu'il avait adoré. Successivement il caresse le parti catholique et le parti de la Réforme, dans la crainte que l'un ou l'autre ne lui donne des désagréments; il tient, s'il nous est permis de parler ainsi, une politique de bascule, et quand il n'aura plus à craindre le parti dont Luther est le chef, il se tournera, mais plus en apparence qu'en réalité, vers le pouvoir qu'il a le plus intérêt à ménager. C'est ainsi qu'il se montre presque en même temps bien disposé pour Luther et pour son œuvre et qu'il se déclare contre lui et contre la Réforme. Pour confirmer ce fait qui n'est point une hypothèse gratuite, nous citerons quelques fragments des lettres d'Érasme où cet esprit d'irrésolution ne nous semble

laisser aucun doute. Les citations abondent dans cette correspondance et nous n'avons que l'embarras du choix.

«On ne peut, dit-il à un de ses amis, nier que Luther «n'ait repris bien des choses qu'il faut corriger dans le «christianisme, et que le monde ne pouvait supporter «plus longtemps.» On le voit, Érasme rend ici hommage à la conduite de Luther et approuve son œuvre. Mais ce n'est pas encore la citation la plus probante de l'estime que le docteur de Rotterdam professe pour le réformateur et la Réforme. Plus loin nous trouvons, dans une autre lettre, ces paroles qui renchérissent sur les précédentes : «Luther est un homme de bien, il a «reçu une mission divine pour réformer les mœurs dé-«pravées du clergé», et il fait suivre ces paroles d'une remarque qui n'est pas sans valeur : «Ce que je dis là «est d'autant moins douteux, qu'il n'est personne en-«vers qui cette bête ait été plus cruelle qu'envers moi «(*hæc minore suspicione loquor quòd in neminem quàm* «*in me immanior bestia fuerit*).» Il fait, sans doute, allusion dans ce passage à quelques paroles dans lesquelles Luther blâmait la conduite d'Érasme, tenant le milieu entre les deux partis. Enfin, pour ne pas multiplier les déclarations de ce genre, Érasme dit, en écrivant au cardinal Campeggi : «Luther a repris admira-«blement bien des choses qui méritent d'être blâmées, «et c'est une impiété de le laisser sans défense, quand «il a raison, dans la crainte que plus tard personne «n'ose dire la vérité.» Paroles prophétiques qu'Érasme prononçait à son insu sur lui-même, et qu'il allait le premier réaliser en n'osant pas dire la vérité! Une chose qui nous frappe dans ces lettres, c'est qu'Érasme

ne parle que des abus, des mœurs du clergé; mais les dogmes ne se trouvent nullement mentionnés. Cette remarque confirme notre observation sur la différence entre Luther, demandant une réforme radicale complète, et Érasme désirant seulement une réforme partielle. Quoi qu'il en soit, le langage d'Érasme, dans ces lettres, est loin de faire pressentir le changement soudain que nous trouvons dans les lettres suivantes. Autant il est élogieux ici envers le réformateur, autant, plus loin, il se montre hostile à Luther et à son œuvre. C'est ainsi qu'il récuse toute connaissance du moine de Wittemberg et de ses écrits, et qu'il fait même chorus avec les ennemis de Luther, en cherchant à le tourner en ridicule. Le secret de ces changements inattendus est dans la crainte qu'on ne le confonde avec les luthériens, et qu'on ne vienne troubler son repos. Il ne cesse d'écrire à ses amis et à Luther lui-même, pour leur recommander la prudence et la modération; dans la crainte, selon son énergique expression, qu'on ne tombe de Charybde en Scylla. On comprend aisément ce qu'entendait par là le docteur de Rotterdam, et les écueils qu'il veut éviter avant tout, c'est tout ce qui pourrait lui susciter des ennuis et troubler son repos. Il poussait même la prudence si loin à cet égard, qu'il ne voulait pas même être loué par les luthériens.

C'est ainsi qu'Érasme, si sensible, comme tous les historiens le reconnaissent, à la louange et à la flatterie, repousse les éloges que lui adresse Œcolampade. Celui-ci avait dit, en parlant d'Érasme : *Magnus Erasmus noster*, notre grand Érasme. Mais le docteur s'alarme aussitôt, et écrit à Œcolampade ces mots significatifs : « Je ne juge point de vous, dit-il, je vous laisse à Dieu

«qui vous absoudra ou vous condamnera, mais je fais «réflexion sur ce que pensent de vous le pape, l'empe-«reur Ferdinand, le roi d'Angleterre (tous puissances «catholiques), et plusieurs autres dont il ne m'est pas «sûr de mépriser l'autorité et dont il est inutile que je «méprise la faveur.» Ce langage ne laisse rien à désirer sur la manière de voir et d'agir d'Érasme, et vient confirmer ce que nous disions de son amour de la paix auquel il sacrifia tout, même la vérité.

Nous ne pouvons que souscrire à la remarque dont Leclerc fait suivre ces paroles et reconnaître avec lui que, quelque estime qu'on eût d'ailleurs pour Érasme, l'on est obligé de signaler cette faiblesse, afin d'en montrer le ridicule à ceux qui seraient tentés de l'imiter. Voici un autre passage de ses lettres où Érasme cherche à légitimer et à justifier sa prudence: «Le prédicateur «vraiment homme de bien rendra plus de services à «l'Évangile, auquel nous sommes tous favorables «(étrange faveur que de le sacrifier à son repos!) s'il «joint la prudence du serpent à la simplicité de la co-«lombe.» Quelle prudence que celle qui va jusqu'à nous faire taire ce que nous estimons être la vérité! Une pareille prudence est une lâcheté.

Maintenant que nous connaissons cette prudence humaine, que nous avons appris à apprécier à sa juste valeur cet amour de la paix qu'Érasme proclame si haut et qu'on ne peut pas ne pas blâmer, voyons, pour être juste, si rien ne pouvait en quelque façon, nous ne dirons pas motiver cette conduite d'Érasme, mais lui donner quelque apparence de fondement.

Au milieu des agitations et des troubles suscités par des hommes qui, sous le manteau de la religion, cher-

chaient à satisfaire leurs passions politiques et profitaient de l'effervescence religieuse des masses pour pousser au désordre et à l'anarchie, on comprend, jusqu'à un certain point, que la prudence outrée d'Érasme ait pu avoir quelque raison d'être à ses yeux, et que sa conduite lui ait paru même la seule possible. D'ailleurs les divisions qui avaient éclaté entre les réformateurs à peine séparés de l'Église romaine, étaient bien de nature à jeter quelque doute dans l'âme d'Érasme et à lui présenter comme difficile l'adhésion à tel ou tel parti. Dans le doute il gardait la neutralité.

Après trois siècles de distance des événements au milieu desquels vivait Érasme, nous sommes bien placés pour apprécier la portée de ces disputes théologiques et reconnaître que les points débattus, à peu d'exceptions près, n'étaient que des points secondaires. Mais la position d'Érasme était bien différente de la nôtre. Au milieu du bruit confus des discussions souvent passionnées des réformateurs, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'attendre que la paix fût rétablie pour se prononcer. En étudiant ce qui avait pu faire naître chez Érasme le sentiment de prudence qui dirigea toute sa vie, nous n'avons point voulu nous faire l'avocat d'Érasme et justifier sa prudence excessive. Non, telle n'a point été notre pensée; car, après avoir blâmé ceux qui ont trop rabaissé Érasme, nous ne devions point mériter le reproche contraire. Mais justice oblige, et nous avons voulu seulement connaître toutes les circonstances qui avaient pu influer sur la conduite du docteur de Rotterdam. Nous reconnaissons qu'Érasme a trop sacrifié à l'amour de la paix, et qu'il aurait pu, au milieu de ces troubles religieux, se con-

vaincre qu'ils n'étaient point le résultat direct de la Réforme. Il aurait pu comprendre, comme nous le comprenons aujourd'hui, que ces désordres politiques n'avaient aucun rapport avec le réveil religieux que Luther avait fait naître; mais qu'ils étaient inhérents à toutes les révolutions, où l'on voit des hommes sans conscience, au lieu de travailler à l'amélioration sociale, ne chercher qu'à l'empirer, dans l'espoir d'y trouver la satisfaction de leurs coupables désirs et de leurs passions désordonnées. Comment se fait-il qu'Érasme n'ait pas compris le langage si plein de conviction et en même temps si empreint de modération chrétienne de Luther? Comment ne rendait-il pas justice à la conduite du réformateur dans ces troubles politiques qu'il chercha par tous les moyens qui étaient en son pouvoir à apaiser et à calmer? Aucun homme n'a été plus diversement jugé que le réformateur d'Allemagne. Sans parler des écrivains ultra-catholiques, bien des écrivains modernes représentent Luther comme un homme violent et emporté. Sans doute, et nous ne saurions le nier, il a pu avoir un zèle trop ardent et qui était souvent une nécessité et le résultat de ses convictions. Mais de là à le représenter comme un homme fougueux, la différence est grande, et nous sommes heureux de citer ici une parole du moine de Wittemberg qui a le double avantage de nous faire apprécier la portée de nombreuses accusations dirigées contre lui et en même temps de nous montrer que dans les prétextes dont Érasme s'appuyait pour légitimer à ses propres yeux sa prudence, il y avait un parti pris de conserver son repos auquel il tenait par-dessus tout. « Avant tout, dit « Luther, je demande qu'on ne se serve pas de mon

« nom, qu'on ne s'appelle pas luthériens, mais chré-
« tiens. Qu'est Luther? Cette doctrine n'est pas de
« moi. Aussi n'ai-je été crucifié pour personne. Amas de
« poussière destiné à servir de pâture aux vers, irai-je
« souffrir qu'on donnât mon nom aux élus de Christ. Je
« ne suis et ne veux être le maître de personne. Je ne
« professe en commun avec l'Église que la sainte doc-
« trine de Christ, notre chef unique. » Comment se fait-il qu'Érasme n'ait pas compris ce langage? La seule réponse à donner, c'est qu'il ne voulait pas s'exposer aux dangers qui menacent souvent ceux qui veulent professer la vérité. Cette réponse n'est point une hypothèse gratuite de notre part, elle se trouve en termes accentués et positifs dans une lettre d'Érasme. « Je sais,
« dit-il, qu'il n'y a rien qu'on ne doive souffrir, plutôt
« que de troubler l'état où l'on est, de peur de le rendre
« pire; je sais qu'il est de la véritable piété de ne dire la
« vérité, ni en tout temps, ni en tout lieu, ni tout en-
« tière partout. »

Étrange manière vraiment de comprendre les devoirs de la vérité; mais ne nous hâtons pas de la condamner. Que celui qui est sûr de lui-même lui jette la première pierre! Faisons la part de la faiblesse humaine dans un temps de persécution! Que d'hommes l'histoire ne cite-t-elle pas depuis saint Pierre jusqu'à nous qui avaient, on n'en saurait douter, une conviction profonde, et qui ont cependant reculé devant le bûcher ou le glaive du bourreau?

D'ailleurs, Érasme disait, en parlant de l'Église: *eodem rete pisces bonos et malos esse fateor*. Je crois que dans le même filet il y a de bons et de mauvais poissons. Il entendait par là qu'il ne fallait pas se hâter de

tout jeter, dans la crainte que le bon et le mauvais ne fussent jetés tous ensemble. Il craignait, et comme l'ont pensé bien des auteurs après lui, que Luther ne fût allé trop loin et qu'il n'eût jeté, selon le dicton allemand, l'enfant avec l'eau du baptême. Mais, dira quelque moderne détracteur d'Érasme, était-ce bien la pensée, et ne tient-il pas ce langage pour le besoin de sa cause? Nous ne sommes pas de ceux qui veulent lire dans la conscience; elle est un sanctuaire fermé à tout regard mortel et où Dieu seul peut lire les pensées les plus intimes et les plus secrètes. Cependant, nous ferons remarquer que la franchise avec laquelle Érasme avoue sa faiblesse permet de croire que ce qu'il dit ici, il le pensait réellement. Qui pourrait douter de sa sincérité en face de ce passage si expressif au sujet de Luther, et que nous trouvons dans une de ses lettres: « Plût à Dieu qu'il n'eût pas gâté ce qu'il a de « bon par des défauts intolérables; mais quand même « il aurait tout écrit d'une manière pieuse, je n'avais « pas le dessein de courir risque de la vie pour la vé« rité. » Si nous le croyons sincère quand il parle ainsi, il y aurait injustice à suspecter sa franchise pour ce qu'il dit plus haut. Les paroles que nous venons de citer sont un précieux aveu à recueillir, et nous expliquent sa conduite dans l'œuvre de la Réforme.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots de la troisième cause qui contribua à détacher complétement Érasme de Luther, et qui lui fit écrire contre le moine de Wittemberg. Ce fut, comme nous l'avons dit, les paroles de blâme sévère que Luther fit entendre contre le docteur de Rotterdam. Toutefois, les dispositions d'esprit d'Érasme dont nous avons essayé de donner

une idée, nous font présumer qu'il donna peut-être à ces paroles une importance exagérée que son amour-propre froissé leur attribuait. Notre pensée ne va pas jusqu'à dire qu'il n'y ait rien de fondé dans les susceptibilités d'Érasme. L'ardeur que mettait Luther à faire triompher la Réforme, ne pouvait se contenter de demi-mesures et condamnait hautement ces irrésolutions et ces incertitudes. «Comme Moïse, disait-il, en parlant « d'Érasme, il doit s'arrêter à la frontière; il a montré « le mal; mais pour montrer le bien et conduire dans la « terre promise, cela lui est impossible.» Ce jugement de Luther nous paraît juste et caractérise parfaitement Érasme. En effet, il avait pu, par ses railleries et ses attaques, ébranler le catholicisme; mais il n'avait pas mis des convictions à la place des anciennes erreurs, et nous avons la persuasion intime que si Luther n'avait pas complété l'œuvre d'Érasme, il y aurait eu beaucoup de mauvais catholiques, mais peu de vrais chrétiens, car la foi ne saurait vivre de négations, mais il lui faut avant tout des affirmations. Ces paroles blessèrent profondément le docteur de Rotterdam, qui fut surtout choqué du langage injurieux de Luther, s'exprimant sur son compte en termes peu modérés. « C'est « un misérable aveugle, disait Luther, en parlant « d'Érasme, qui ne connaît ni Jésus-Christ, ni l'esprit de « la religion; il est encore attaché à la lettre.» Dès lors, la rupture entre Luther et Érasme était consommée, et les menaces du réformateur contre le docteur de Rotterdam, si celui-ci écrivait contre lui, séparèrent désormais ces deux hommes qui s'étaient longtemps estimés mutuellement au point de se donner le nom de *frère*. La première occasion allait manifester cette rup-

ture au grand jour. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Léon X était mort et Adrien VI, son successeur, venait de monter sur le trône pontifical. Celui-ci fit son possible pour engager Érasme à écrire contre Luther, et ne recula devant aucune promesse pour l'y décider. Mais l'intérêt ne fut point assez puissant pour lui, et il refusa, prétextant son incapacité et sa faiblesse. Les lettres de Rome se succèdent avec rapidité, mais le docteur ne cède point à ces sollicitations réitérées. Cette conduite s'explique, à nos yeux, par la conviction qu'Érasme avait de la nécessité d'une réforme dont il ne voulait pas arrêter la marche. Cependant le moment approchait où les vœux du pontife et de la catholicité allaient être satisfaits. Ce que n'avaient pu faire les démarches venues de Rome, Cutbert Tunstal, qui avait jadis défendu Érasme contre les moines, et qui était cardinal, l'obtint en partie, et ce qu'il y avait encore d'hésitation chez Érasme fut vaincu par la recrudescence de la fureur persécutrice de Rome. Le pontife, ancien précepteur de Charles-Quint, voulait en finir avec les luthériens, et de nouvelles rigueurs se préparaient contre Luther et ses alliés; mais Dieu, qui avait suscité un Luther au monde, devait bénir son œuvre.

Quoi qu'il en soit, le docteur de Rotterdam fut mis en demeure de se prononcer pour échapper aux persécutions, et pour ne pas être confondu avec les luthériens, il publia (septembre 1524) son traité *De libero arbitrio* (Du libre arbitre). Avant de parler de ce livre en lui-même, qu'on nous permette une réflexion sur le choix de la discussion, ou, pour mieux dire, de l'attaque d'Érasme contre Luther. Ce n'était point un sujet

capital qui séparait les deux Églises; c'est un sujet débattu depuis longtemps entre des hommes qui n'avaient point rompu avec le catholicisme; c'était en quelque sorte une opinion personnelle et qu'un luthérien même aurait pu soutenir, comme d'ailleurs le reconnaît Mélanchton dans une lettre adressée à Érasme. Cette remarque faite, nous reconnaissons que ce dernier avait raison, et que la doctrine du libre arbitre est plus morale pour la vie de l'homme et pour l'activité chrétienne.

Nous n'avons point la pensée d'examiner à fond cette question si importante du libre arbitre et de la prescience de Dieu ou de la prédestination, dont le dernier mot ne sera jamais prononcé sur la terre, et qui sera, jusqu'à la fin du monde, l'éternel problème de la spéculation humaine. Depuis saint Augustin jusqu'à Calvin et après lui, la grâce absolue a eu ses défenseurs, comme le libre arbitre, depuis Pélage jusqu'à nos jours, a eu ses apologistes et ses avocats. La Bible a fourni aux uns et autres leurs arguments, et, au milieu de ces discussions toujours longues et quelquefois sanglantes, la question n'a pas fait un pas; car, nous le répétons, le problème est insoluble. Toutefois, il faut reconnaître que les partisans du libre arbitre sont plus riches en preuves scripturaires que leurs adversaires. Saint Paul est, sans contredit, le seul que ces derniers puissent revendiquer pour eux, surtout dans le chap. IX de l'épître aux Romains, qui est le terrain où se placent les défenseurs de la prédestination. Mais, comme l'a fait observer un théologien distingué (Reuss, *Théologie au siècle apost.*, t. II, liv. IV, p. 141), quand l'apôtre veut essayer de prouver cette doctrine, sa logique est en défaut

et vient se briser contre écueil et ne sait que réduire l'homme à la dignité de la matière brute. Que signifieraient en effet, avec la doctrine de la prédestination absolue, les mots d'*efforts*, de *progrès*, qui remplissent nos Évangiles? Quel sens auraient les appels que Dieu nous fait entendre, si nous étions éternellement sauvés ou éternellement condamnés? Ils ne seraient qu'un mot vide de sens jeté sur la terre pour tourmenter l'homme et pour nourrir en lui un espoir mal fondé. Les élans les plus sublimes, les aspirations les plus nobles de mon âme ne seraient donc plus rien? Il n'y aurait plus pour moi que passive attente ou funeste découragement? Non! non! La formule conciliatrice de la grâce prévenante de Dieu et du libre arbitre de l'homme nous paraît plus morale et nous semble être la seule solution satisfaisante du problème. Ces quelques réflexions sur un sujet qui demanderait des volumes ou tout au moins une thèse spéciale, tendent à montrer que, selon nous, Érasme avait raison. Mais, tout en reconnaissant qu'il avait raison, il avait tort d'attaquer Luther dans un pareil moment. La Réforme était loin d'être établie d'une manière solide, et il était à craindre que bien des esprits, qui ne pouvaient pas comprendre la portée d'une pareille discussion, ne fussent jetés dans un doute bien cruel et bien pénible. Le livre d'Érasme produisit une grande joie à la cour de Rome, à Henri VIII et à la catholicité tout entière. La traduction, en allemand, qu'en fit Jérôme Emser fit craindre à Luther que cette doctrine ne fût trop facilement répandue dans le peuple, et il répondit par son traité *De servo arbitrio*, où il soutient la thèse contraire à celle d'Érasme. Luther nous semble avoir été amené

à cette manière de voir par une réaction naturelle contre les œuvres auxquelles le catholicisme attribuait une importance excessive, et aussi sans doute par suite de sa conversion subite dans le couvent d'Erfurt. Ce qui nous confirme dans cette idée, c'est que déjà en 1516 il avait, dans plusieurs thèses, soutenu l'impuissance de l'homme dans l'œuvre de son salut.

Nous ne dirons rien ici sur la doctrine de Luther, ce que nous avons dit sur Érasme nous dispense d'entrer dans de plus grands détails. Toutefois, nous ne quitterons pas cet ouvrage sans reconnaître qu'il y a dans la réponse de Luther une conviction plus profonde que dans la diatribe d'Érasme, et il est à regretter que Luther se soit laissé aller à une violence que nous ne pouvons pas ne pas condamner, et qu'était loin de faire pressentir la lettre de Mélanchton à Érasme, citée plus haut, annonçant au docteur que le réformateur avait lu son traité du libre arbitre *æquissimis animis*. Quant au livre d'Érasme, il a été diversement jugé. Les uns (Matter, *Hist. ecclés.*) lui ont accordé les plus grands éloges, les autres lui ont reproché d'avoir soutenu sa thèse avec les raisonnements les plus faibles, c'est ce que remarque Hagenbach (dans l'article déjà cité). La rapidité avec laquelle le livre fut composé nous porte à nous ranger de l'avis des derniers. L'ouvrage de Luther blessa profondément Érasme, qui lui répondit par les Hyperaspistes, ouvrage plein de violence, de raillerie et de personnalités ; ce n'est plus une discussion, ce sont plutôt des récriminations et des insultes. Ainsi finit le débat entre ces deux hommes qui venaient de se séparer à jamais. Mais quelles ont été les opinions, les croyances religieuses d'Érasme ? pourrait-on nous de-

mander. Nous avouons qu'il nous a été impossible de les reconnaître et par suite de les formuler, Érasme soutenant dans un écrit ce qu'il attaque dans un autre. Nous estimons cependant, sans oser l'affirmer, que toutes les fois que le docteur de Rotterdam écrit avec liberté, et non sous l'impression de la crainte, il se rapproche plus de Luther que du catholicisme. Toutefois, il est une parole d'Érasme que nous citerons en terminant et que nous ne pouvons ne pas admirer. « Les Al-« lemands, dit-il, sont furieux contre moi, parce que je « m'oppose à Luther, et là (en parlant de l'Église catho-« lique) je passe pour luthérien; là je suis une chose, « là une autre. Les insultes des uns, les promesses et « les haines des autres, ne pourront jamais m'ébranler « pour être autre chose que chrétien. » Que demander de plus? Que beaucoup d'hommes tiennent ce langage et y conforment leur conduite, et qu'ils soient après cela ce qu'ils voudront!

Mais nous arrivons au terme de notre travail, et nous devons conclure. Si l'on nous reproche d'avoir essayé nos faibles forces contre un géant, le désir seul de nous faire une opinion sur le docteur de Rotterdam, si diversement jugé, sera notre excuse auprès du lecteur.

CONCLUSION.

Au début de notre conclusion nous déclarons que nous ne pouvons nous ranger de l'avis de ceux qui ont trop rabaissé Érasme, ni de ceux qui l'ont trop élevé. Érasme ne mérita jamais ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Knight (historien anglais), qui prétend qu'Érasme a plus fait pour la Réforme que Luther et Calvin

lui-même, et ceux qui pensent qu'il n'a rien fait pour la vérité évangélique, nous paraissent être également loin du vrai. Le précepte si connu, la vérité dans le juste milieu, sera la norme de notre jugement.

Érasme a été le pionnier de la Réforme ; mais il ne connut pas assez les vrais besoins des âmes, et il eut tort de ne pas pénétrer assez avant dans les abus à corriger.

Dans ce siècle ténébreux, il fit briller quelques rayons de lumière ; mais il fit plus pour les esprits éclairés que pour les masses.

Les lacunes et les faiblesses que nous avons à reprocher à Érasme, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître les services qu'il a rendus à la Réforme, en préparant le terrain sur lequel Luther a élevé son édifice. Sous bien des rapports, Érasme peut être envisagé comme un réformateur avant la Réforme.

D'ailleurs, le jugement que nous portons sur Érasme, bien d'autres l'ont porté avant nous, et nous sommes heureux de le confirmer par celui d'un écrivain moderne aussi profond que sérieux (Lacretelle, *Testament littéraire et philosophique*).

« Le précurseur de la philosophie du seizième siècle « fut Érasme, ce prince aimable des érudits, ce cicé- « ronien zélé qui reproduisait souvent l'élégance de « style, les grâces, sinon l'éloquence de son modèle. Le « premier il s'était servi contre les abus de l'Église de « cette arme de l'ironie qui devait être si tranchante « entre les mains de Voltaire; mais il savait se conte- « nir dans son zèle de réformateur, soit par l'étendue « et la justesse de son jugement, soit par sa politique » (le mot de *politique* n'a pas eu d'autre sens que celui de *prudence*).

Nous citons ce jugement d'autant plus volontiers qu'il embrasse le mérite d'Érasme comme littérateur, dont nous n'avons pu parler dans notre travail et auquel nous souscrivons sans réserve. Cette influence que nous avons accordée à Érasme dans la Réforme, l'opinion publique la lui attribuait dans cette phrase si connue : Érasme a couvé l'œuf qu'a pondu Luther. Ce jugement est, du reste, confirmé par plusieurs contemporains, et le rôle que nous avons assigné au docteur de Rotterdam dans le mouvement du seizième siècle, lui est reconnu dans une pièce qu'on joua, en 1530, devant Charles-Quint et Ferdinand ; cette pièce est un jugement en action, et nous la citerons en terminant.

Charles-Quint et Ferdinand se trouvaient à Augsbourg pour la prochaine réunion de la Diète où devaient être jugées les affaires de la Réforme. Comme ces princes se trouvaient à table, il se présenta des gens qui offrirent de jouer une petite comédie devant eux pour lès divertir. Ils ordonnèrent qu'on les introduisit. Et d'abord, ils virent entrer un homme en habit de docteur, qui jeta une grande quantité de bois droit et courbe au milieu d'un foyer, et se retira. Alors on vit sur son dos le nom de *Reuchlin*. Quand ce personnage s'en fut allé, il en entra un second, vêtu en docteur, qui entreprit de faire des fagots de bois et de rendre égal le tortu avec le droit. Mais après avoir travaillé longtemps à cela, sans en venir à bout, il s'en alla tout chagrin en branlant la tête. Comme il s'en allait, le nom d'*Érasme* parut sur son dos. Un troisième personnage, vêtu en moine augustin, entra avec un réchaud plein de feu, ramassa le bois tortu, le mit sur le réchaud et souffla dessus jusqu'à ce qu'il fut bien allumé, après

quoi il s'en alla et fit voir sur son froc le nom de *Luther*. Il fut suivi d'un quatrième personnage, vêtu comme l'empereur lui-même, qui, voyant ce bois tout enflammé, en parut triste et, pour l'empêcher de brûler, mit la main à l'épée dont il se servit comme d'un fer pour éteindre le feu, ce qui ne fit qu'augmenter la flamme. Il sortit en colère et montra sur son dos le nom de *Charles-Quint*. Enfin, il vint un cinquième personnage, vêtu d'habits pontificaux avec une triple couronne, qui parut extrêmement surpris de voir ce bois tortu brûler et qui en témoigna, par la posture qu'il faisait, une grande douleur. Ensuite, en regardant de tous côtés s'il ne verrait point d'eau, il aperçut deux bouteilles qui étaient à l'extrémité de la chambre, et dont l'une était pleine d'eau et l'autre pleine d'huile. Mais dans la hâte qu'il avait d'éteindre le feu, il prit la bouteille d'huile et la jeta sur la flamme, qui augmenta tellement qu'il fut contraint de s'en aller; on vit alors sur son dos le nom de *Léon X*. Nous n'ajouterons rien à ce récit, la réunion de ces cinq personnages nous fait bien comprendre le rôle qu'on attribuait à Érasme dans la Réformation, et confirme notre jugement sur le docteur de Rotterdam. Toutefois, en faisant à Érasme la part qui lui revient dans le mouvement du seizième siècle, reconnaissons qu'il ne comprenait pas tous les devoirs qu'impose la vérité, et que pour lui la religion était plutôt un idiome qu'il avait appris à parler couramment, dont il pouvait apprécier, dans son cœur, la divine beauté, mais qu'elle n'était pas ce qu'elle doit être réellement pour tout homme, une vie qu'il s'était appropriée par l'action.
